

Nanie

Il lui suffisait d'aimer

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-5192-6

© Nanie

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Observons un grain de sable
Au creux de notre main
Tout seul, il n'est rien
Au milieu des siens
Il est désert sans fin

CHAPITRE I

La fin de l'enfance

Le zéphyr de l'aube soufflait sur le pays. Ce vent doux et agréable pénétrait dans le cœur de Joséphine et emportait avec lui les délices de son enfance.

Cette enfance qui s'était écoulée comme le lit d'une rivière calme et mélancolique, les jours ordinaires et parfois tumultueux, les jours de chagrin et de colère.

Qu'il est doux le regard sur l'enfance lorsqu'il s'éloigne.

Son père Joseph dont l'allure évoquait celle

d'un grand échassier, laissait filer sa vie.

Lorsque les ennuis passaient il partait dans sa campagne en sifflant des rengaines d'hier et d'aujourd'hui. Dur au travail de la terre c'était un taiseux qui laissait à Madeleine le soin et l'éducation des enfants.

Madeleine, sa mère, peu loquace, économisait ses mots comme si la parole devenait inutile. D'ailleurs, par ses coups d'œil plus ou moins appuyés, ses mots qu'elle taisait, ses demi-sourires, Madeleine indiquait à ses enfants ce qu'il y avait lieu de comprendre. Elle suivait les préceptes qu'on lui avait enseignés. Il y avait d'une part le monde des adultes dont les enfants n'avaient pas connaissance et d'autre part celui des enfants qui devait rester des enfants. Il n'était point besoin de discours ni d'embrassades. Il régnait dans ce monde clos une atmosphère chaleureuse.

Quelques lunes étaient passées au cours de ces dernières années, Joséphine était libre d'espace de vent et de liberté.

Elle allait avoir quatorze ans.

Cependant, un jour comme les autres, sa mère lui parla de métier à apprendre, d'obligation de quitter le nid et de gagner sa vie.

Joséphine enregistrtrait ce débit de paroles inhabituelles. Elles étaient si soudaines qu'elle en comprit la gravité.

Ainsi, les choses étaient dites.

CHAPITRE II

Le départ

Les premiers jours de septembre étaient là. Les enfants avaient repris le chemin de l'école.

Madeleine, sa mère, avait soigné sa mise et veillé à ce que Joséphine soit bien présentable.

Ensemble, elles enfourchèrent leur vélo et prirent le chemin du Ranou. De là, on pouvait voir le long ruban de la rivière bordée de chênes têtards. Seul le pépiement des oiseaux troublait le silence.

À environ une lieue de là, se trouvait une grande bâtisse dont le lierre tapissait la façade.

Elles mirent pied-à-terre et posèrent leurs bicyclettes contre le mur.

Madeleine, qui connaissait bien la patronne, venait solliciter un emploi pour Joséphine.

- J'espère que tu feras bonne impression sur madame Blanchet. Ce serait bien pour toi de travailler dans son atelier. Afin de t'éviter du trajet chaque jour, ma vieille amie peut te loger. Elle habite non loin de celui-ci.

Joséphine prenait conscience qu'en amont, Madeleine avait bien entamé les démarches.

Après avoir fait tinter la cloche pour annoncer leur arrivée, Madeleine, suivie de Joséphine tout intimidée, pénétra dans l'ancre de madame Blanchet.

Celle-ci, très élégante dans son ensemble

tailleur, avait fière allure. Elle fit asseoir les visiteuses.

Pendant qu'elle expliquait les conditions réglant la vie de l'atelier, Joséphine ne pouvait s'empêcher d'être un tantinet distraite.

Elle n'avait jamais vu de bibliothèque et a fortiori, jamais autant de livres à la fois. Sûre, elle en aurait une semblable un jour !

Madame Blanchet se leva et salua Madeleine.

- Bon, Joséphine, je vous attends la semaine prochaine. Et faites en sorte d'être à l'heure !
Le rêve avait existé l'espace d'un moment.

Madeleine l'emmena voir sa vieille amie, seule depuis le décès de son Lucien.

Marie désirait de la compagnie, elle avait bien ses habitudes, d'autres diront ses manies, mais qu'importe, la solitude lui

pesait. Un peu de jeunesse la revigorerait.
On verrait bien. Et puis, elle aimait bien
Madeleine, alors sa fille ! ...

Il fut convenu que Joséphine participe aux
tâches quotidiennes.

Madeleine et Marie n'en finissaient pas
d'égrener leurs jeunes années.

Après avoir délicieusement goûté, elles
firent le chemin inverse.

En repassant par le chemin du Ranou,
Joséphine avait le cœur chaviré, son univers
éclatait en morceaux.

Elle voulait retenir en sa mémoire ces
derniers instants d'un temps bientôt révolu.
L'aventure de sa vie qui se profilait ne
faisait que commencer.

Elle ferma les yeux, un moment seulement,
puis se mit à humer l'odeur des prés, écouter
bruisser les arbres sous le vent, triller les

oiseaux... Elle se sentait mieux. Elle se sentait bien. Elle savait qu'elle n'oublierait pas.

Au point du jour, délicatement, elle sortit de la maison endormie, et pieds nus, foula l'herbe humide de rosée. Le lever de soleil éclairait de jaune orangé la campagne qui s'animait. Dans les buissons, les oiseaux se disaient bonjour. Les fleurs, en leur dormance, diffusaient leurs parfums.

Elle emprisonnait ses émotions et les gardait comme un trésor. Elle frissonna un peu. Doucement, elle préparait son envol.

Dans la maison, chacun vaquait à ses occupations habituelles. C'était l'heure du départ pour Joséphine.

La voix rauque de Joseph, où perçait le désarroi, retentit. Il grommela :

- Bonne route ma fille !

Sans un mot, Madeleine l'accompagna jusqu'au bout du chemin.

Dans un geste protecteur, elle mit son bras autour des épaules de Joséphine.

- Vas ma fille, prends bien soin de toi...

La valise à la main et le cœur lourd, elle marcha, marcha...

Voir une dernière fois se dit-elle.

Elle se retourna. Madeleine avait disparu. Elle ne voyait plus sa maison.

À l'arrêt du bus, elle se mit à attendre.

Joseph et Madeleine s'en remettaient aux travaux de la terre. Cette terre qui les avait vus naître, sur laquelle ils s'échinaient. Malgré cela, ils l'aimaient profondément. Des générations avant eux l'avaient travaillée, pétrie, façonnée, amalgamée. Dans cet environnement, ils étaient la terre eux-mêmes.

Toujours, Joséphine les associerait à cette terre dont elle était issue et qui était sienne. Aujourd'hui, elle devait la quitter. Elle reviendrait.

Ils seraient là, immuables.

CHAPITRE III

L'atelier

La voilà de nouveau devant la grande bâtisse. Joséphine suivit le flot des ouvrières qui se dirigeaient vers l'atelier. Les regards convergeaient vers la nouvelle venue. Elle était toute chose, bizarre, elle sentait ses jambes devenir molles. C'est vrai que la veille, chez Marie, elle n'avait guère dormi.

La première journée fut intense. La surveillante installa Joséphine devant la machine, lui apprit les rudiments du maniement de celle-ci. Elle ouvrait grand

les yeux. C'était bien autre chose que la machine à coudre de Madeleine sur laquelle elle avait fait son apprentissage. À peine avait-elle posé le genou actionnant la manette, que la machine partait à une allure folle. Il lui faudra plusieurs jours pour maîtriser cette mécanique et enfin faire du beau travail. Il fallait encore trouver le bon rythme pour être dans le temps et à l'unisson des autres ouvrières.

Le bruit assourdissant lui cognait dans la tête. Comment arriverait-elle à supporter ce vacarme ?

Après cette pénible journée, Joséphine était fourbue. Elle apprécia l'attention de Marie qui avait préparé le dîner. Plus tard, elle lui raconterait mais, ce soir, elle n'en avait pas l'envie.

Grimpant les escaliers, elle ouvrit la porte de sa chambre. À l'étage, la chaleur

accablante s'était installée. Des perles de sueur coulaient sur son front.

Après l'atelier où elle étouffait, elle tenta de s'aérer, essaya de capter le petit souffle d'air qui provenait des vasistas.

Bien lovée sur son lit, elle entendait les bruits qui montaient de la cour. Le seau que l'on remplissait, Marie qui houspillait, le chat grattant dans les poubelles... Et enfin, s'endormit.

La lumière filtrait le jour et éclairait la chambre. D'un bond, elle se leva et descendit déjeuner avec Marie.

-Tu m'as l'air bien gaillarde !

- Il le faut Marie, il le faut...

Les jours allaient en se répétant. Les uns après les autres, elle apprenait à connaître son métier et ses compagnes.

Dans l'atelier, la malveillance régnait entre

certaines ouvrières. Chacune avait une tâche bien précise. Il fallait être celle qui cousait le plus de pièces en un temps-record. C'était la meilleure qui déterminerait la cadence et distribuerait le travail aux autres. Alors, la compétition s'installait.

Joséphine se voyait donner des dizaines et des dizaines de poches à coudre. Afin de ne pas interrompre la chaîne dont désormais elle faisait partie, elle ne levait guère les yeux, rivée sur son ouvrage.

Cependant, quelques-unes récalcitrantes allaient à leur rythme sans se soucier du rendement. Généralement, elles étaient plus agréables de compagnie.

Colette faisait partie de celles-ci. C'était une petite boulotte qui dispensait volontiers ses sourires, ce qui la rendait jolie. De nature joviale, elle se moquait gentiment des travers des unes et des autres. Dans le

groupe, c'était elle qui apaisait les tensions par des boutades et des mots d'esprit. C'était elle qui, à la fin de la journée de travail, alla naturellement vers Joséphine.

- Pas trop lasse ?

Joséphine sourit à Colette. Cette gentillesse allégea le poids de la fatigue de la journée.

- Ne t'inquiète pas, tu attraperas bientôt la cadence. Je t'ai observée, tu es tenace. Bravo ! ... Allez à demain.

Joséphine lui répondit par un petit signe timide et s'en alla.

À l'atelier, elle s'était peu à peu habituée aux bruits des machines. Elle essayait de faire corps avec les ouvrières, bien que l'allure donnée par Josiane, la chef d'atelier, soit "toujours plus". Cela irritait même toutes celles de la chaîne.

Les invectives de Josiane envers Martine,

une brunette à l'air placide, mais qui ne s'en laissait pas conter, résonnaient dans l'atelier. Colette regardait son amie qui prenait l'air d'un chien battu. Toutes deux riaient sous cape ce qui n'échappait pas à l'œil exercé de Josiane.

Qu'elle continua à vociférer, Martine ne pouvait ni ne voulait définitivement aller plus vite.

Octobre était là et faisait valser les parapluies sous les bourrasques que le vent violent emmenait.

Joséphine songeait à Madeleine et Joseph. Elle entrevoyait le labeur de son père qui, après les labours, s'apprêterait à semer son blé. Envisageait-il de transplanter un cerisier sauvage qu'il grefferait en janvier sur un autre cerisier ou un prunier ? Madeleine cueillait-elle les pommes ? Jacquot reprendrait-il le flambeau comme

l'espérait Joseph ? Quelles décisions seraient prises pour les frangines Juliette et Renée ?

Elle irait les voir à la belle saison se promit-elle.